

WITOLD HENSEL, STANISŁAW TABACZYŃSKI

LES SOURCES ARCHÉOLOGIQUES ET LES SOURCES ÉCRITES DANS LES RECHERCHES SUR LES ORIGINES DES VILLES: EXEMPLE SLAVE

1. DOCUMENTS: LES TEXTES ET LES «TRACES» NON ÉCRITES

Robert Marichal (1961, p. 1247) nous a rappelé à juste titre — il y a déjà plus de vingt ans — que le sens et l'usage du mot documents (avec lesquels se fait l'histoire) ne cesse pas de s'étendre. En effet, l'*Introduction aux études historiques*, de Langlois et Seignobos (1898) «qui débutait par cette définition aussi extensive que possible, ne traite, pratiquement, que de textes». *L'histoire et ses méthodes* (1961) consacre près de la moitié de ses chapitres aux «traces» non écrites. Ce processus semble d'ailleurs continuer.

La discussion autour du fait historique et de la définition de la source historique qui se déroule encore, embrasse aussi des «traces» non écrites, c'est-à-dire éléments de la culture matérielle¹. Le matériel archéologique entre évidemment dans le cadre de la plus large définition des sources historiques qu'embrassent «toutes les sources de la connaissance historique (directes ou indirectes), c'est-à-dire une information quelconque (au sens de la théorie de l'information) sur le passé social, où qu'elle se trouve, avec tout ce qui sert à transmettre cette information (canal informatif). Il est évident que le passé social est conçu dans un sens plus large et englobe aussi les conditions naturelles dans lesquelles l'homme a vécu» (J. Topolski 1976b, p. 388).

Dans l'optique de cette définition les trouvailles archéologiques appartiendraient à la catégorie des sources directes, c'est-à-dire de celles qui, tout en faisant partie de la réalité historique:

a) rendent possible une connaissance directe d'un certain aspect de cette réalité;

b) n'exigent pas la médiation d'une tierce personne (ce qui intervient dans le cas des sources indirectes);

c) ne nécessitent pas l'examen de crédibilité; il y a par contre problème d'en établir l'authenticité.

Mais on peut se poser des questions plus profondes sur la nature des rapports entre l'activité humaine du passé et les matériaux archéologiques. Ces derniers peuvent-ils être interprétés d'une manière directe en termes de passé socio-culturel? La propriété «d'être source» est-elle un trait immanent aux trouvailles archéologiques?

Il est bien évident que chaque objet porte des informations directes sur lui-même, mais les ensembles de trouvailles ne peuvent d'aucune manière être considérés comme une représentation directe des systèmes socio-culturels². Et cela non seulement pour toute une série des transformations internes et contextuelles auxquelles ils ont été soumis depuis le moment de leur production et de leur utilisation jusqu'au moment de leur lecture (ou éventuelles relectures successives) par des archéologues. Pour que ces trouvailles soient utilisables en tant qu'indices significatifs pour une reconstruction et une compréhension du passé, il faut connaître les relations de l'homme aux objets, il faut connaître la formation et la structure de ces trouvailles c'est-à-dire connaître la dynamique et les mécanismes des transformations qui ont rendu sélectif et synchronique l'enregistrement des événements dans les ensembles archéologiques qui ont isolé les objets de leur contexte socio-culturel et, de plus, les ont exposés aux actions continues (ou répétitives) des facteurs naturels qui brouillent la lisibilité de la structure originale de ces trouvailles³.

L'archéologue commence donc sa recherche par l'observation aussi bien des témoignages matériels de l'activité humaine, sous forme d'entités de divers degrés de complexité, que de rapports qui s'instaurent entre eux. C'est seulement à travers une analyse progressive de ces témoignages et toute une série d'opérations qu'il peut arriver à obtenir des informations significatives, bien qu'habituellement seulement partielles, sur le passé social dont ils dérivent⁴.

C'est pour cette raison qu'on s'est proposé récemment de distinguer d'une façon explicite la notion de «source» de la notion plus générale de «témoignage archéologique». Pour les témoignages, quelques propositions terminologiques ont été avancées: *Faits d'une réalité relevée par les fouilles* (J. N. Zaharuk 1977, p. 35); *Corrélat fossiles* (G. Maetzke et autres 1977, p. 11); *Pré-source* (L. S. Klejn 1978, p. 68); *Témoignages stratigraphiques* (P. Urbańczyk 1980).

Dans les débats qui se sont engagés récemment une autre question s'est posée encore: en quoi consiste en fin de compte la spécificité des sources archéologiques par rapport aux autres corrélats matériels de la culture humaine? Pour beaucoup de chercheurs il n'y a pas de raison d'opérer une césure arbitraire qui limite chronologiquement le champ de

l'intervention archéologique; par conséquent, chaque opération d'extraction de traces non verbales, qui sont pour la plupart déposées dans la terre laissant des informations sur le passé même le plus récent, donne à ces traces le status de sources archéologiques. Il n'est pas sûr pourtant, pour tous, que l'idée d'une archéologie sans limites chronologiques aille de soi et se révèle vraiment justifiée et utile⁵. Cette conception ne nous conduit-elle pas à un manque de clarté en ce qui concerne la nature des opérations mentales, les buts, la répartition des tâches et des responsabilités qui incombent à chacune des disciplines intéressées par l'époque contemporaine? Sans nier la continuité socio-culturelle dans le temps et les possibilités d'appliquer certaines techniques de recherches archéologiques jusqu'à l'étude de l'époque moderne, on se propose de délimiter le champ d'intérêt de l'archéologie et par conséquent aussi la notion des sources d'une manière plus restreinte.

Ainsi pour L. S. Klejn (1978, p. 39 ss.), la spécificité des sources archéologiques s'exprime simultanément par deux traits majeurs. L'un en est la matérialité qui exige la nécessité d'une traduction des informations dont elles sont porteuses, depuis le niveau empirique d'objets jusqu'au niveau abstrait du système des signes d'un langage. Ce trait les distingue des sources écrites. L'autre trait déterminant, c'est l'interruption, l'oubli dans la tradition d'usage. «L'oubli est difficilement mesurable et il est difficile de déterminer ce seuil quantitativement; il est pourtant clair: après un certain seuil d'oubli la chose...» devient difficile à comprendre (L. S. Klejn 1978, p. 60). Cette qualité distingue à son tour les sources archéologiques de celles de l'ethnographie. Franchir cette double discontinuité sur la ligne de contact, contact possible par l'intermédiaire des sources, entre le passé social et celui qui l'examine, ne se réduit pas simplement à un doublement des efforts. Cette double discontinuité présente dans la recherche une difficulté qualitativement nouvelle.

Un autre trait qui caractérise l'approche des archéologues à la notion de source est la tendance de la concevoir d'une façon plus dynamique. On soutient que la propriété «d'être source» n'est pas un trait immanent à aucun objet, comme la propriété «d'être significatif» n'est pas *a priori* une qualité immanente à aucun document⁶. Une trouvaille archéologique devient source (de même qu'un document devient significatif) pour un chercheur et pour une recherche appliqués à un système ou à des systèmes socio-culturels concrets.

Pour attribuer la qualité d'une source à un objet, il faut que celui-ci soit lié par le chercheur au système examiné, c'est-à-dire il faut qu'il soit reconnu comme corrélat de ce système. Il y a encore une autre condition à remplir: l'objet doit demeurer avec ce système en relation

de représentativité⁷. Cette relation s'instaure si, et seulement si, le chercheur est capable d'en tirer des informations significatives pour sa recherche.

Les pollens, le matériel carbonisé sont devenus sources à partir du moment où la capacité interrogative des archéologues, basée sur le développement des techniques pertinentes, a suffisamment augmentée. De ce point de vue la quantité même des sources dépend non seulement des découvertes nouvelles mais aussi de l'intensité de la recherche.

Un autre trait caractéristique de cet approche est sa relativité. Un corrélat qui est source pour un chercheur et pour une recherche peut ne pas l'être pour un autre chercheur et pour une autre recherche. Dans cette optique on peut voir également d'une manière plus dynamique la division entre les sources effectives et les sources potentielles.

En réalité la limite entre ces deux catégories passe non seulement entre ce qui est découvert et ce qui ne l'est pas, mais sépare également par l'intérieur ce qui est déjà découvert, en, d'une part, ce qui a été effectivement introduit dans la recherche, et d'autre part, cette énorme quantité de matériel dont la «charge informative», non activée, n'a jamais été introduite dans l'investigation.

L'élargissement de la base informative de l'archéologie consisterait donc non seulement à multiplier les fouilles mais aussi et peut-être avant tout, à intensifier la problématique de la recherche.

Il semble que cette possibilité de «devenir source» qui caractérise une grande partie du matériel archéologique, jusqu'à présent peu exploité, constitue un de traits majeurs de l'état actuel de notre discipline, du fait que ce phénomène met en évidence précisément ce qui détermine la direction principale de la recherche, c'est-à-dire le passage du développement extensif, qui privilégiait la multiplication du nombre des trouvailles, à un développement intensif qui tend à augmenter la qualité et la variété des informations sans multiplier nécessairement le nombre du matériel.

2. SITES MÉDIÉVAUX A STRATIGRAPHIE COMPLEXE: PROCESSUS DE FORMATION ET LECTURE DE LEUR SIGNIFICATION HISTORIQUE

Déjà, dès la fin des années quarante, les processus de formation des entités archéologiques sont devenus l'objet d'études systématiques (W. Hołubowicz 1948; W. Hensel 1947) et, ces dernières années, ils suscitent de nouveau un intérêt particulier. L. S. Klejn (1978, p. 106) a repris la discussion sur la classification des trouvailles de H.-J. Eggers (1959, p. 264 sq.) qui s'appuie sur les mécanismes de sélection qui sont à la base de l'élimination des produits du circuit d'utilisation et de leur passage en terre sous forme de vestiges. Il propose une classification selon deux groupes de critères: genre d'activité dont les trouvailles sont les traces

(action de résider; de conserver; de construire; de demeurer) et mode d'exclusion des objets et des structures de la sphère d'utilisation (catastrophe; levée spéciale; exclusion normale, exclusion anormale). Dans son projet l'auteur insiste sur la nécessité d'établir à quel stade de son cycle d'utilisation, c'est-à-dire dans quel état, l'objet est exclu de son contexte socio-culturel et mis dans un contexte archéologique.

En Pologne depuis quelques années, les archéologues portent une attention toute particulière aux processus de formation et à la structure des sites à stratification complexe. On souligne, entre autres, la complexité particulière de ces processus et des mécanismes de sélections (positives et négatives) qui y interviennent. En se référant aux travaux de C.-A. Moberg (1971, 1976), M. de Boüard (1975), M. B. Schiffer (1976, 1977), S. South (1977), E. C. Harris (1979), E. C. Harris et R. Reece (1979), A. Carandini (1981) et autres, on met en évidence la variabilité des changements contextuels *possibles auxquels peuvent être soumis les différents ensembles* (ou sous-ensembles) des corrélats matériels de l'activité humaine.

Il faut tenir compte, en plus, que tous ces processus et genres de changements, y compris les phénomènes naturels, distingués conceptuellement, interagissent et leurs effets s'accumulent. C'est justement ce caractère des additionnements des effets des différents facteurs: sociaux, culturels et naturels, qui nous donne en fin de compte les accroissements ou les réductions des couches déterminant la structure finale de l'ensemble du système stratifié; et, dans le cadre de chacune des couches, les conditions de sa sédimentation, le contenu géologique et culturel, le degré d'homogénéité de sa structure interne et ses relations avec les autres couches.

L'étude des ensembles archéologiques si complexes a d'importantes implications méthodologiques⁹. L'une d'elles concerne les règles de division d'une stratification en unités qui la composent. Il faut, en outre, souligner que les relations spatiales, chronologiques, fonctionnelles et autres qui s'instaurent entre les éléments et les diverses parties constitutives d'un site de type urbain, deviennent compliquées et leur examen — fort difficile puisque de tels éléments peuvent être mis en relations de manières différentes et appartenir aux structures du degré supérieur pour des raisons diverses. D'où la question importante de critères d'agrégation à partir de l'analyse des relations comme celles de connexité, co-inclusion, proximité, similarité et synchronisme (C.-A. Moberg 1971, p. 551 sq.). L'analyse de ces relations — comme tout l'établissement des faits dans la recherche de ce genre — n'est pas une tâche facile, car, comme le dit récemment P. Courbin (1982, p. 186), «elle met en oeuvre toutes les connaissances, toute l'intelligence, toute l'imagination de l'archéologue; et c'est la clé de tout ce qui pourra suivre».

Un autre aspect lié avec l'analyse des structures complexes résulte du

fait que les entités faisant partie de la même structure peuvent être séparées avec l'écoulement du temps et distribuées dans l'espace; par exemple: un vase et ses fragments; une pièce de bois, les produits exécutés à partir de ce bois et les déchets de production.

Ce type de relation, que Moberg définit comme «filiations des ex-constructions», est très important pour la reconstruction de la portée de certaines activités dans le cadre d'un habitat et de son terroir.

Les entités complexes sont, enfin, analysées aussi du point de vue des relations externes, c'est-à-dire les connexions avec leur entourage naturel, qui ont un rôle décisif dans l'assouvissement des exigences biologiques, sociales et culturelles de l'homme. Chaque élément extrait du milieu naturel et transformé en moyen de subsistance laisse un certain effet dans le système écologique et cet effet doit être pris en considération¹⁰.

Toutes les relations spatiales, chronologiques, fonctionnelles et celles de similarité, etc. inter-agissent. C'est pourquoi les entités archéologiques accessibles à l'observation directe ont les propriétés analogues à celles de vecteurs (C.-A. Moberg 1971, p. 155). Nous observons donc la superposition d'événements, de phénomènes qui se recouvrent réciproquement et s'estompent déterminant les transformations et la structure finale d'une entité archéologique.

Les mêmes complications s'imposent si nous voulons décrire les structures non seulement dans les termes des ensembles mais présenter aussi les résultats de l'analyse des similarités séquentielles, des séries typologiques où bien des séries topographiques des trouvailles sur les sites à soi-disant «stratigraphie horizontale». Dans tous ces cas-là, les séquences peuvent être déterminées par des inter-actions des différences spatiales, différences temporelles et par des différences socio-culturelles¹¹.

Le problème central de l'inférence archéologique est, tout de même, comme on le souligne actuellement un peu partout, la question des rapports qui s'instaurent entre l'activité humaine et ses corrélats fossiles accessibles à l'observation¹². Les modèles d'inférence à partir de diverses catégories de trouvailles peuvent donc être considérés comme les échelons d'un processus d'acquisition d'un savoir général en archéologie et, comme tels entrent en tant qu'éléments constitutifs de la théorie¹³.

Les corrélats fossiles trouvent une de leurs manifestations les plus complètes sur les sites à caractère proto-urbain et urbain du haut Moyen Age, qui ont été, dans les trois dernières décennies en Pologne et dans d'autres pays slaves, l'objet de recherches intenses. La reprise de cette problématique s'est donc réalisée à partir d'un matériel empirique beaucoup plus abondant par rapport aux années quarante.

Dans l'étude en cours de réalisation¹⁴, on traite non seulement des problèmes de recherche sur le terrain, conçue comme une recherche em-

pirique contrôlée¹⁵ (dans le sens que E. Nagel attribue à ce terme) et des méthodes et techniques d'acquisition des informations provenant de l'analyse des stratifications archéologiques, mais avant tout de la «voie» que l'information sur le passé social parcourt avant de parvenir et d'être utilisée par le chercheur (étapes consécutives: de déposition, postdépositionnelle, de mise à jour et d'enregistrement). La connaissance de ces processus, généralement peu étudiés, c'est-à-dire la prise de conscience des transformations (et perturbations éventuelles) qu'ils peuvent provoquer, est indispensable à la critique interne des témoignages fossiles et à l'évaluation critique de leur valeur de sources à partir desquelles l'inférence doit être réalisée¹⁶.

3. LES ORIGINES DES VILLES: L'ÉTUDE DU CAS SLAVE

Nous voudrions passer ici en revue, aussi rapidement que possible, ce que nous considérons comme les résultats les plus importants des recherches archéologiques concernant les origines des villes dans les pays slaves. Cela permettra peut-être de compléter, dans une certaine mesure, la vision de certains aspects de ce qu'était la civilisation médiévale dans les régions de l'Europe en dehors des anciennes frontières de l'Empire romain et de sa civilisation, et d'approfondir la caractéristique du rôle des sources archéologiques dans les recherches sur la vie urbaine chez les Slaves.

Monsieur A. Gieysztor (1959, p. 279 sq.) nous a rappelé à juste titre qu'il faudrait se rendre compte du fait que le développement économique et social dans ces pays — par un paradoxe assez inattendu — pourrait être instructif pour l'étude de mêmes phénomènes en Occident, et notamment grâce à l'absence complète du problème fameux et si discuté de la continuité romaine. En effet, une documentation satisfaisante, fournie par des fouilles, exécutées dans les plus grands centres, nous a fait apparaître en Pologne, en Bohême, en Allemagne et en Russie le processus de la croissance économique et sociale interne et spontanée.

Deux points nous paraissent centraux. Le premier pourrait se formuler de la manière suivante: comment se réalisait le processus de la croissance économique, sociale et culturelle, du VII^e jusqu'au XII^e siècle, qui a donné origine aux villes slaves? Le deuxième concerne la nature du savoir archéologique: ce processus trouve-t-il un reflet adéquat dans les vestiges matériels?

Il y a deux dominantes dans ce processus: la première réunit les transformations internes de la culture des communautés tribales marquées par l'évolution des techniques, de la métallurgie, des métiers artisanaux, de l'agriculture et de la vie urbaine.

L'autre dominante consiste dans le passage progressif et continu de l'organisation tribale basée sur la communauté du sang à l'organisation

d'un degré supérieur, celle de l'État, basée sur les relations de dépendance et de subordination économique, sociale et politique¹⁷.

Ces profondes transformations économiques et sociales trouvent un reflet particulièrement suggestif dans le progrès lent, mais continu, de l'urbanisation. «Trois traits permettent de caractériser une ville médiévale: une économie urbaine spécifique, une juridiction autonome, une disposition des bâtiments régulière et dense avec des fortifications. Mais en pratique, la juridiction autonome apparaîtra plus tard que l'économie spécifique d'une ville: un retard semblable peut aussi marquer l'apparition de la disposition régulière et dense des bâtiments et celle des fortifications. Ainsi, avant qu'une ville médiévale soit vraiment constituée, telle qu'elle nous apparaît en plein Moyen Age, elle a pu passer par deux étapes: celle des centres pré-urbains; celle des villes jouissant d'un droit autochtone» (W. Hensel, L. Leciejewicz 1962, p. 214).

Les recherches archéologiques de ces dernières décennies nous ont amenés à admettre la manifestation des premiers éléments urbains sur les territoires polonais et tchèques pour les IX^e et X^e siècles et on admet habituellement la même époque pour la Russie. Mais «tandis que les *castra* primitifs d'avant le X^e s. n'avaient abrité que quelques familles seigneuriales et leurs serviteurs, ceux qu'édifie l'État centralisateur rassemblent dans leurs enceintes d'assez nombreux groupes dirigeants et de fortes garnisons militaires, dont les besoins de consommation vont croissant. Ils sont satisfaits par les multiples contacts créés par l'échange des produits de luxe, mais font naître, en même temps, et se développer, les forces de production indigènes»¹⁸. Ce développement se réalise à cette époque-là sur deux plans principaux: celui de l'organisation des services concentrés dans les villages autour des *castra* et celui de la concentration de l'artisanat dans les *suburbia* qui commencent à se former au pied des *castra* comme une forme nouvelle de l'habitat¹⁹.

Les *castra* et leurs *suburbia* constituent les premiers centres de ce développement économique et nous pouvons les considérer comme «des prémices de la vie urbaine en Pologne et dans les pays voisins»²⁰. Les fouilles archéologiques permettent d'établir la disposition spatiale de ces agglomérations: au pied du *castrum* (*gród*) — siège des autorités féodales, se développe un *suburbium* (*podgródzie*) ou des *suburbia* fortifiés de caractère artisanal et commercial²¹. Le *suburbium*, protégé par un rempart en terre et en bois s'appuie, très souvent, par un côté de son périmètre aux fortifications du *castrum*.

Les fouilles ont mis à jour des quartiers entiers avec les rues, les petites places, les modestes maisons et les échoppes des artisans²².

Les conditions particulières de conservation qu'offrent souvent les sols humides, ont permis de restituer une véritable civilisation du bois²³.

C'est en bois qu'on faisait les ustensiles domestiques; les maisons construites en poutres empilées; les rues en planches; les remparts en bois et en terre.

Conformément aux remarques précédentes, c'est dans le développement des forces productives que nous voyons la première condition des changements structuraux. Ce qui était d'une importance décisive, c'est évidemment l'accroissement de la production agricole. L'évolution dans ce domaine est marquée, entre autres, par les données archéologiques qui montrent:

— un passage progressif de l'agriculture primitive d'essartage à la culture du sol arable (l'emploi généralisé de l'araire lourd; l'introduction de la charrue; l'application du système de l'assolement triennal régulier: l'ensemble de l'information donnée par les spectres polliniques rend possible dans certains cas de saisir la rotation des cultures de céréales, p. ex. à Tornow: froment/orge → seigle → millet → période de jachère)²⁴;

— un élevage spécialisé qui assurait l'emploi systématique de la traction animale. Ce phénomène peut être retracé soit directement par le matériel osseux (les ossements des boeufs, déformation des crânes, etc.), soit indirectement par la propagation à partir de XII^e siècle, de la petite faux: instrument qui rendait possible d'emmagasiner un stock de fourrage indispensable en hiver et au printemps pour le cheptel de trait²⁵;

— une métallurgie qui exploitait les gisements de fer des torbières indispensable pour l'exécution des outils: socs, coutres, versoirs, petites faux;

— un artisan spécialisé du bois dans la mesure où l'exécution des instruments aratoires plus sophistiqués exigeait un certain niveau d'expérience et d'organisation du travail.

D'autre part, l'augmentation de la productivité agricole favorisait le développement de l'artisanat, des moyens de transport, des techniques de stockage: entre les divers domaines de l'activité productrice s'instaure donc un rapport de dépendance, de rétroaction.

On constate notamment que au fur et à mesure du progrès dans la production agricole, se développe aussi la production artisanale et se transforme son organisation. Le rôle des classes sociales nouvelles et de l'appareil d'État devient de plus en plus évident.

La monnaie fait bientôt son apparition. Mais le domaine du commerce basé sur la monnaie est encore restreint et, en particulier ne comporte pas l'échange d'articles de première nécessité, surtout denrées alimentaires entre les producteurs directs, sur les marchés locaux. Le commerce extérieur stipule une lente circulation de la monnaie, à la suite de quoi la thésaurisation gagne un ascendant relatif sur la fonction du moyen d'échange. Les ressources en métal précieux sont accumulées presque exclusivement dans les mains des seigneurs féodaux¹⁶.

La monnaie indigène, frappée dès le temps de Mesco I^{er}, est encore

rare, elle avait été fabriquée dans un but ostentatoire plutôt que comme instrument réel des transformations commerciales.

Les trésors — enfouis dans le sol en tant que dépôts et non retirés — appartiennent à cette catégorie de trouvailles qui caractérisent le mieux certains aspects de la vie économique et sociale de cette époque: la quantité encore insignifiante des marchandises, et leur caractère de consommation et, en général, de luxe; des transactions irrégulières, d'une importance variable; un commerce concentré entre peu de mains. A l'inverse, le marché intérieur et, en particulier, les marchés locaux, se caractérisent par: l'accroissement important de la quantité et de la variété des marchandises; le caractère régulier et constant des transactions, et leur augmentation considérable; la participation aux transactions de nombreux producteurs directs, se rencontrant sur le marché local. Les échanges commerciaux se font donc sans intermédiaires. Plus de marchand étranger, mais des «opifices res suas vendentes»²⁷.

La circulation monétaire s'accélère, la monnaie devient nécessaire et son usage quotidien trop indispensable pour permettre le luxe de sa thésaurisation.

Si donc les trésors représentent le domaine de la thésaurisation — aspect statique — tandis que les monnaies isolées, perdues, dans les habitats ou déposées dans les tombeaux, représentent le domaine de l'échange — aspect dynamique — nous pouvons établir entre ces groupes de trouvailles un rapport d'opposition. Le nombre des monnaies thésaurisées serait, dans un système ferme de rapports, toujours inversement proportionnel au nombre des objets métalliques d'échange.

Ce sont donc les monnaies non thésaurisées et en particulier deux groupes de trouvailles — les monnaies retrouvées sur le terrain des habitats, ainsi que celles placées dans les tombeaux qui reflètent le mieux le développement de la circulation monétaire dans le commerce intérieur. Le premier groupe rend compte d'une manière directe de l'emploi de la monnaie dans les échanges commerciaux faits sur le terrain des habitats; le second nous informe sur l'aire de diffusion de la monnaie principalement le long des voies de l'échange intérieur, et constitue un témoignage indirect, bien que très substantiel, de la participation des divers groupes de la population dans cet échange.

Les régularités frappantes qu'on observe sur les diagrammes de fréquence des trésors et des monnaies non thésaurisées²⁸ (trouvés p. ex. en Poméranie, en Grande-Pologne et en Silésie), nous montrent que la moitié du XI^e siècle marque le début d'une nouvelle phase dans le développement des centres urbains et des marchés. Le matériel archéologique apporte en plus des témoignages suffisamment explicites qui montrent que la multiplication au minimum par deux (par rapport à la situation de la fin du X^e siècle)

du nombre des marchés ne peut s'expliquer par le seul accroissement de la population. Le développement des centres urbains et des marchés est lié «non pas tant à l'accroissement démographique qu'aux transformations des structures sociales et économiques elles-mêmes»²⁹.

L'augmentation des sources archéologiques et le perfectionnement des méthodes ne manqueront pas certainement de compléter nos connaissances de la formation de la société et de l'État polonais dont nous avons essayé d'esquisser ici seulement quelques aspects. Mais nous y notons d'ores et déjà un rôle essentiel des recherches archéologiques systématiques et continues. Ces recherches réalisées en Pologne et aussi dans les autres pays slaves selon un programme scientifique de longue durée, ont rendu possible la concentration du personnel et des moyens sur les problèmes historiques considérés comme particulièrement importants:

— les liens entre l'homme et l'environnement dans le processus d'une emprise progressive sur la nature;

— le développement des forces productives, de la répartition sociale des liens et de leur échange;

— l'habitat et le terroir. La conquête et l'aménagement de l'espace. La naissance et l'évolution d'un réseau urbain primitif;

— processus d'une structuration hiérarchique de la société.

Chacun de ces problèmes vus et analysés d'une perspective suffisamment profonde et continue apporte quelque chose de nouveau à notre connaissance et augmente la possibilité d'esquisser un vraiment nouveau chapitre de l'histoire la plus ancienne de ces pays: l'histoire conçue non comme une présentation héroïsante des fondateurs des premiers États slaves, mais l'histoire reliée aux profondes transformations sociales et économiques des débuts de la féodalité.

4. ENTITÉS ARCHÉOLOGIQUES ET PROCESSUS SOCIO-CULTURELS: HISTORICITÉ DE L'ARCHÉOLOGIE

Nul ne songe à nier sérieusement le continu du développement socio-culturel dans le temps et dans l'espace et pourtant une approche intégrale du processus historique reste ouverte souvent dans beaucoup de pays au niveau institutionnel comme dans la pratique de la recherche, plus un programme qu'une réalité. Mais ce qui caractérise les tendances dominantes dans l'archéologie des pays socialistes, c'est son historicité, qui se manifeste dans tous les débats théoriques (cf. W. Hensel 1977, p. 29; J. Herrmann 1977, p. 9; S. A. Rybakov 1977, p. 5).

En acceptant le principe que le déroulement, la structure et l'évolution de l'activité humaine peuvent être connus, comme les sont les éléments de l'environnement dans lequel se réalise cette activité et, en plus, les relations réciproques de ces deux éléments, on ne veut pas affirmer que tous les aspects de ce processus entrent de la même façon dans le champ de l'observation archéologique. Bien au contraire, ce processus trouve seulement dans la structure complexe et historique des entités archéologiques et dans leurs contextes naturels, une représentation homomorphe, c'est-à-dire non réciproquement univoque. Ces entités constitueraient par rapport à l'activité humaine du passé «un genre de réduction soumise aux abréviations systématiques». Et tous les efforts méthodologiques sont dirigés vers l'élaboration d'un appareil conceptuel et l'édification d'une théorie capables de découvrir et d'exploiter, d'une manière plus active, la valeur cognitive des sources archéologiques.

Dans cette optique les sources, ce n'est pas ce qui est donné une fois pour toutes et qu'on doit utiliser uniquement dans la recherche, mais c'est quelque chose qu'on doit, de par l'effort cognitif, constituer continuellement comme source (J. Topolski 1976, p. 22; 1983 *passim*). Le mécanisme de la recherche des informations est à chaque fois déclenché par la question que le chercheur pose. La question est donc un lien qui unit l'archéologue avec la source, et c'est par la question que se réalise un enchaînement entre le niveau auquel la science a abouti et la formation de sa base documentaire (J. Malina 1977). Cette fonction constitutive de la problématique par rapport à la «charge informative» comprise potentiellement dans les sources, se manifeste à deux niveaux: elle mène à la découverte des possibilités d'une exploitation des sources nouvelles, c'est-à-dire des structures matérielles nouvelles qui portent des informations; elle crée les «structures informatives»³⁰ correspondant aux questions formulées par le chercheur (crée — précise J. Topolski, 1976, p. 22 — parce que pour les informations il faut «payer» d'un savoir qui permet de poser la question). Dans cette perspective, la question que posera la recherche est fonction des «connaissances d'extra-sources» dont la théorie doit devenir, par conséquent, un des éléments constitutifs de la méthodologie pragmatique de la recherche archéologique. C'est à la lumière de cette orientation qu'on devrait évaluer les motivations et les fils conducteurs des réflexions et des discussions incessantes sur le status cognitif des entités archéologiques de divers degrés de complexité, qui vont des classes d'artefacts à la notion du type (récemment L. S. Klejn 1979) et avant tout aux notions des entités telles que la culture (A. Pałubicka 1972; S. Tabaczyński 1976a, 1976b; J. N. Zaharuk 1976, 1977; J. Kozłowski 1975, 1979) qui caractérisent l'état actuel et les tendances de la recherche archéologique dans les pays de l'Europe centrale et orientale.

*

Nous venons de présenter dans cet exposé certains aspects et l'état des recherches portant sur cette catégorie des sites qui pour le Moyen Age constituent une des sources principales d'information archéologique. C'est justement l'analyse des sites archéologiques à stratigraphie complexe, et l'intégration des résultats obtenus sur différents sites qui permet de déterminer d'une façon adéquate les relations de simultanéité et de succession des produits de l'activité humaine et des ensembles culturels tout entiers, et par conséquent: de reconstruire l'activité des groupes humains qui sont représentés par ces ensembles.

Mais ce potentiel informatif est-il toujours mis en valeur lors des fouilles? Dans quelle mesure sommes-nous en état de prendre en considération l'ensemble des associations, des corrélations entre l'activité humaine et ses résultats matériels afin de traduire ces derniers en termes du comportement socio-culturel? La publication archéologique transmet-elle adéquatement tout ce qui est nécessaire pour que les affirmations et les hypothèses des archéologues deviennent réellement une source historique?

Comme c'est le cas dans sciences biologiques, le champ de l'observation archéologique s'étend en deux directions³¹: d'une part, l'archéologue pénètre les structures au niveau des attributs (visibles et invisibles) des artefacts, des monuments, des éléments de l'environnement; d'autre part, il examine les structures au niveau des entités archéologiques du degré supérieur — tels que l'habitat, le terroir, la culture, le complexe technologique et leurs relations écologiques.

L'intensification de recherches est strictement liée aux changements et à l'enrichissement de ce genre de savoir que J. Topolski³² définit en tant que «connaissances d'extra-sources». C'est l'ensemble des informations et des directives reconnues et acceptées par le chercheur; dans le cadre du dit ensemble le chercheur procède à la connaissance et à la recherche du passé. C'est aussi la théorie ou les paradigmes dans la terminologie de Th. Kuhn (1972, p. 61 sq.) dont les changements définissent chaque fois le cadre de la recherche scientifique.

A cela plusieurs conséquences. Tout d'abord l'effet du tournant interprétatif qu'on a déjà signalé: l'archéologie — comme l'histoire — «c'est une certaine manière pour une société de donner status et élaboration à une masse documentaire dont elle ne se sépare pas»³³. On peut distinguer deux sortes de documents:

— ceux «qui émanent de la communication des hommes entre eux: ils parlent, tiennent un discours — on a cru parfois qu'il suffirait de les lire — mais ils sont subjectives...» et

— ceux, «neutres et taciturnes, vestiges ou éléments matériels et immatériels

auxquels l'historien lui-même peut reconnaître valeur implicite de signe, d'indice, de preuve, de témoignage» (Moniot 1974, p. 109).

«Disons pour faire bref — écrit Michel Foucault (1977, p. 14) — que l'histoire, dans sa forme traditionnelle, enterprenait de “mémoriser” les monuments du passé, de les transformer en documents et de faire parler ces traces qui, par elles-mêmes, souvent ne sont point verbales, ou disent en silence autre chose que ce qu'elles disent; de nos jours, l'histoire, c'est ce qui transforme les documents en monuments, et qui, là où on déchiffrait des traces laissées par les hommes, là où on essayait de reconnaître en creux ce qu'ils avaient été, déploie une masse d'éléments qu'il s'agit d'isoler, de grouper, de rendre pertinents, de mettre en relations, de constituer en ensembles. Il était un temps où l'archéologie, comme discipline des monuments muets, des traces inertes, des objets sans contexte et des choses laissées par le passé, tendait à l'histoire et ne prenait sens que par la restitution d'un discours historique; on pourrait dire, en jouant un peu sur les mots, que l'histoire, de nos jours, tend à l'archéologie, — à la description intrinsèque du monument».

Aussi bien de la part des historiens que de la part des archéologues on a tenté, d'ailleurs, de surmonter l'opposition binaire qui jusqu'à présent divisait les sources écrites et les sources archéologiques. Ainsi, par exemple, pour G. Labuda (1957, p. 3 sq.) la source historique, par la suite de ses propriétés (de produit et de reflet de l'activité humaine), constitue un moyen permettant de connaître et de reconstituer d'une manière scientifique la vie des sociétés dans divers aspects. Les sources (écrites et non écrites) sont divisées en: ergotechniques (les résultats de l'activité de l'homme en vue d'assurer son existence); sociotechniques (les reliquats représentant le résultat de l'action exercée par l'homme sur autrui au cours du processus de production et de vie commune) et psychotechniques (les indices de développement de la conscience humaine). De sa part L. R. Binford (1962, p. 217—225) divise, analogiquement, les trouvailles archéologiques en: «technomic artifacts», «sociotechnic artifacts» et «ideotechnic artifacts».

Seconde conséquence: les trouvailles archéologiques en tant que corrélats matériels du processus socio-culturel peuvent être traitées, de ce point de vue, comme les indices des phénomènes qui ont eu lieu dans le passé. Le sujet est vaste, et nous ne saurions pas l'aborder ici dans toute sa complexité. Mais l'idée générale est de montrer certains types de relations entre les indices et les indicata et d'en tirer quelques conclusions permettant de définir mieux ce qu'on peut appeler la puissance relative d'un indice par rapport à un autre et cela en fonction des différentes situations culturelles examinées³⁴.

Troisième conséquence: le projet d'une archéologie globale semble strictement lié au développement de la critique interne des trouvailles:

contrairement à la culture «vivante» chaque statistique des trouvailles archéologiques, pour être vraisemblable, doit passer par le filtre de trois types de trouvailles qualitativement différents: les tombeaux (choix positif), les trésors (choix positif) et les habitats (choix négatif).

Enfin, dernière conséquence: les relations réciproques des informations, des normes et du savoir dirigeant les activités humaines, de même que les relations entre les comportements et les produits matériels de ceux-ci, deviennent beaucoup plus compliquées, dans l'étude des ensembles archéologiques plus complexes correspondant aux entités socio-culturelles au sein desquelles le processus de polisémantisation culturelle est bien avancé³⁵. Cet état peut être fort éloigné des situations culturelles monosémantiques qui constituent habituellement l'objet de recherches préhistoriques.

Il semble que le processus de polisémantisation culturelle peut être d'une utilité particulière pour l'analyse des ensembles archéologiques médiévaux, y compris ceux du haut Moyen Age slave. L'étude des ensembles de ce genre a d'importantes implications méthodologiques. L'une d'elles est due au fait que à ce niveau les relations entre les informations, les normes et le savoir qui programment les activités (dans le cadre d'un groupe culturel donné), de même que les relations qui s'instaurent entre les comportements humains et les objets qui en constituent les résultats matériels (dont une partie est accessible à l'observation archéologique), deviennent beaucoup plus compliquées.

On peut admettre, en suivant l'idée de M. Piekarczyk (1972, p. 148, 157), que dans le cadre d'un groupe de culture monosémantique chaque transmission et réception des messages est établie d'une manière univoque et, en plus, que la relation de programmation des comportements est une relation symétrique. On pourrait admettre aussi, en développant la même idée, que la projection de ces comportements dans l'ensemble de leurs corrélats matériels devrait avoir, dans notre modèle, un caractère comparable.

Cela signifierait que les sous-ensembles des corrélats adéquatement distingués, sont attribuables, d'une manière directe et univoque, aux sous-ensembles des comportements humains correspondants.

Par contre, dans le groupe de culture polisémantique, les relations entre les informations, les comportements et les résultats matériels qui en découlent, n'ont plus de caractère symétrique. Un signe peut faire partie de plus d'un message appartenant à des systèmes sémiotiques différents. Un corrélat peut faire partie de plus d'un sous-ensemble de comportements.

Pour un archéologue, il est impossible d'observer des hommes au-delà de la limite des traces qu'ils ont laissées. Il nous faut alors — comme le souligne M. Moberg — traduire nos questions en termes d'événements

capables de produire ces traces. Ensuite, il faut traduire ces questions sur les activités humaines en termes de traces d'activités.

Dans le modèle de culture polisémantique, la tâche d'une traduction correcte de ces transformations devient bien difficile.

NOTÉS

¹ Parmi l'abondante littérature consacrée aux problèmes d'histoire de la culture matérielle, on peut choisir l'étude de J.-M. Pesez 1978, pp. 98—132; voir aussi «Quaderni Storici», vol. 31: *Storia della cultura materiale con aggiornamenti e note sulla «New Economic History»*, Ancona 1976, *passim*, et A. Carandini 1979.

² Voir, à ce sujet, les très intéressantes conclusions de M. B. Schiffer 1976 et 1977, *passim*; cf. aussi S. South 1977.

³ Parmi les travaux les plus récents, on peut signaler l'ouvrage d'ensemble *La théorie et la pratique de la recherche archéologique* sous la direction de W. Hensel, G. Donato et S. Tabaczyński, Varsovie (sous presse); voir aussi K. Frerichs 1981, *passim*.

⁴ Un bilan des données acquises et des problèmes non encore résolus est dressé par C.-A. Moberg 1976; cf. aussi P. Courbin 1982.

⁵ Cf. P. Courbin, *op. cit.*, p. 186 sq.

⁶ G. Maetzke et autres 1978, p. 7 sq.

⁷ Cf. S. Piekarczyk 1976, p. 141 sq. La relation de représentativité qui s'instaure entre une trouvaille archéologique et le processus socio-culturel peut être décrite, d'une manière plus exhaustive, à partir des notions de l'INDICE et l'INDICATUM appropriément définies (P. F. Lazarsfeld 1967, p. 3 sq.). Dans les recherches sociologiques, l'INDICE est un trait, un événement ou un phénomène à partir duquel nous pouvons déduire qu'apparaît l'INDICATUM c'est-à-dire le phénomène que nous voulons, par l'intermédiaire de cet indice, observer (S. Nowak 1970, p. 102).

⁸ G. Maetzke et autres, *op. cit.*, p. 7 sq.

⁹ C.-A. Moberg 1971, p. 551 sq.

¹⁰ C.-A. Moberg, *op. cit.*, p. 555.

¹¹ C. A. Moberg, *loco cit.*

¹² Cf. E. Pleszczyńska et D. Dąbrowska 1980, p. 49 sq.

¹³ I. Hodder 1981, p. 2 sq.

¹⁴ P. Urbańczyk 1980

¹⁵ G. Maetzke et autres 1977, p. 7 sq.

¹⁶ Cf. la note 3.

¹⁷ Cf. H. Łowmiański 1955, p. 29 sq.; A. Gieysztor 1955, p. 55 sq.; 1972, p. 43 sq.

¹⁸ A. Gieysztor 1972, p. 71.

¹⁹ W. Hensel 1967, p. 29 sq.

²⁰ A. Gieysztor 1972, p. 72.

²¹ Cf. W. Hensel 1967, ici une bibliographie de très nombreuses études particulières.

²² W. Hensel 1967, p. 34 sq.

²³ J.-M. Pesez, *op. cit.*, p. 126; W. Hensel 1969.

²⁴ J. Herrmann 1968, p. 78 sq.; pour un panorama de l'ancienne agriculture européenne, cf. F. Sigaut 1975, *passim*.

²⁵ W. Hensel 1965, p. 74 sq.; 1974, p. 186 sq.

²⁶ Cf. A. Gieysztor 1972, p. 78.

²⁷ S. Tabaczyński 1962, p. 223 sq.

²⁸ S. Tabaczyński 1966, p. 208 sq. tav. 58(3) et 59.

²⁹ A. Gieysztor 1972, p. 92.

³⁰ Pour plus de détails, voir J. Topolski 1983, p. 262.

³¹ Cf. C.-A. Moberg 1971, p. 555.

³² On peut distinguer quatre catégories principales des «connaissances-d'extra-sources» relatives à l'étude d'un problème déterminé des recherches: 1) Les résultats de sa propre observation du monde (y compris l'auto-observation); 2) Les résultats de son propre examen du passé; 3) Les résultats des recherches archéologiques et historiques; 4) Les résultats des autres sciences. Dans le sens général les points 2 (et 3), basés sur les sources, ne font pas partie des «connaissances-d'extra-sources». Mais dans le sens relatif, limité à un problème déterminé, le savoir-d'extra-sources, est alimenté aussi par les informations provenant des publications fondées sur les documents, voir J. Topolski 1976, p. 401 sq.

³³ M. Foucault 1977, p. 14.

³⁴ Voir note 3.

³⁵ Quelques-uns des problèmes concernant le processus de polisémantisation culturelle et sa projection dans les trouvailles archéologiques, sont évoqués par S. Tabaczyński 1971, p. 19 sq. et 1980, sous presse.

BIBLIOGRAPHIE

- Binford L. R., 1962: *Archaeology as Anthropology*, «American Antiquity», vol. 28, n° 2, pp. 217 - 225.
- De Bouïard M., 1975: *Manuel d'archéologie médiévale. De la fouille à l'histoire*, Paris.
- Carandini A., 1979: *Archeologia e cultura materiale*, Bari, II^a ed.
- Courbin P., 1982: *Qu'est-ce que l'archéologie. Essai sur la nature de la recherche archéologique*, Paris.
- Eggers H. J., 1959: *Einführung in die Vorgeschichte*, München.
- Eggert M. K. H., 1978: *Prähistorische Archäologie und Ethnologie: Studien zur amerikanischen New Archaeology*, «Prähistorische Zeitschrift», vol. 53, vol. 1, pp. 6 - 164.
- Foucault M., 1977: *L'archéologie du savoir*, Paris.
- Frerichs K., 1981: *Begriffsbildung und Begriffsanwendung in die Vor- und Frühgeschichte. Zur logischen Analyse archäologischer Aussagen. Arbeiten zur Urgeschichte des Menschen*, vol. 5, Frankfurt am Main, Bern.
- Gieysztor A., 1955: *Les origines de l'État polonais*, in: *La Pologne au X^e Congrès International des Sciences Historiques à Rome*. Warszawa.
- 1959: *Les origines de la ville slave*, in: *Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo*, vol. VI, Spoleto, pp. 279 - 315.
- 1960: *Position du problème*, in: *Les origines des villes polonaises, Recueil de travaux publié par Pierre Francastel*, Paris - La Haye, pp. 15 - 26.
- 1972: *La genèse de l'État polonais*, in: *Histoire de Pologne*, Warszawa, pp. 43 - 101.
- Harris E. C., 1979: *Principles of Archaeological Stratigraphy*, London - San Francisco.
- Harris E. C. and Reece R., 1979: *An Aid for the Study of Artefacts from Stratified Sites*, «Archéologie en Bretagne», vol. 20 - 21, pp. 27 - 34.

- Hensel W., 1949: *Uwagi o badaniu stanowisk wielowarstwowych* [Remarques sur les fouilles des sites à stratigraphie complexe], Poznań.
- 1960: *Les origines de l'État polonais*, Warszawa.
- 1965: *Die Slawen im frühen Mittelalter*, Berlin.
- 1966: *La naissance de la Pologne*, Wrocław.
- 1967: *Anfänge der Städte bei den Ost- und Westslawen*, Bautzen.
- 1969a: *Fortifications en bois de l'Europe orientale*, «Château Gaillard IV», Conférence Gent 18 - 25. 8. 1968, pp. 71 - 136.
- 1969b: *The Origins of Western and Eastern Slav Towns*, «World Archaeology», vol. 1, n° 1, pp. 51 - 60.
- 1970: *Remarques sur les origines des villes en Europe centrale*, «Atti del Convegno di Studi sulla Città etrusca e italica preromana», Imola, pp. 323 - 328.
- 1972: *Untersuchungen über die Anfänge der Städte in Polen*, in: *Vor- und Frühformen der europäischen Stadt im Mittelalter. Bericht über ein Symposium in Reinhausen bei Göttingen vom 18. bis 24. April 1972*, Teil II, Herausgegeben von H. Jankuhn, W. Schlesinger, H. Steuer, Göttingen, pp. 176 - 189.
- 1973: *La civilisation polonaise du Haut Moyen-Age à la lumière des recherches archéologiques (après 1945)*, «Anuario de Estudios Medievales», vol. 8, Barcelona, 1972 - 1973, pp. 521 - 536.
- 1974: *Ur- und Frühgeschichte Polens*, Berlin.
- 1976: *Möglichkeiten und Grenzen der Archäologie bei der Erforschung des frühen Stadtwesen*, in: *Grundfragen der geschichtlichen Beziehungen zwischen Deutschen, Polaben und Polen*, sous la direction de W. H. Fritze et K. Zernak, Berlin, pp. 49 - 64.
- Hensel W., Leciejewicz L., 1962: *En Pologne médiévale: l'archéologie au service de l'histoire. Villes et campagnes*, «Annales E. S. C.», n° 2, Paris, pp. 209 - 222.
- Herrmann J., 1968: *Slawische Stämme zwischen Elbe und Oder*, Berlin
- Hodder I., 1981: *Toward a Mature Archaeology*, in: *Pattern of Past Studies in Honour of David Clarke*, ed. by I. Hodder, G. Isaac, N. Hammond, Cambridge, pp. 1 - 13.
- Hołubowicz W., 1948: *Studia nad metodami badań warstw kulturowych w prehistorii polskiej* [Études sur les méthodes de recherches des couches culturelles dans la préhistoire polonaise], Toruń.
- Klejn L. S., 1977: *A Panorama of Theoretical Archaeology*, «Current Anthropology» vol. 18, 1, 1 - 42.
- 1978: *Les sources archéologiques*, Leningrad.
- 1979: *Ponjatje tipa v sovremennoj arheologii*, in: *Tipy v kulture*, Leningrad, pp. 50 - 74.
- Kowalczyk J., 1973: *Problèmes de la connaissance de sources en archéologie*, «Prace Komisji Archeologicznej Oddziału PAN w Krakowie», vol. 13, pp. 9 - 18.
- Kozłowski J. K., 1975: *Model postępowania w archeologii* [Le modèle de l'analyse dans l'archéologie], «Historyka. Studia Metodologiczne», vol. 4, Wrocław, pp. 24 - 46.
- 1979: *Uwagi o analogowym modelu etnologicznym w archeologii. Przyczynek do dyskusji na przykładzie pierwotnych etapów rozwoju religii* [Remarques sur le modèle d'interprétation des sources archéologiques à la base des données ethnologiques (Sur l'exemple des religions préhistoriques)], «Historyka. Studia metodologiczne», vol. 10, Wrocław, pp. 83 - 99.
- Kuhn Th., 1972: *La structure des révolutions scientifiques*, Paris.
- Labuda G., 1957: *Próba nowej systematyki i nowej interpretacji źródeł historycznych* [Essai d'un nouveau classement et d'une nouvelle interprétation des sources historiques], «Studia źródłoznawcze. Commentationes», vol. 1, pp. 3 - 52.
- Langlois Ch. Seignobos, 1898: *Introduction aux études historiques*, Paris.
- Lazarsfeld P., 1967: *Des concepts aux indices empiriques*, in: *Le vocabulaire des sciences sociales. Concepts et indices*, Paris - La Haye, pp. 3 - 36.

- Łowmiański H., 1955: *La genèse des États slaves et ses bases sociales et économiques*, in: *La Pologne au X^e Congrès International des Sciences Historiques à Rome*, Warszawa, pp. 29 - 53.
- Maetzke G., Rysiewska T., Tabaczyński S., Urbańczyk P., 1977: *Problemi dell'analisi descrittiva nelle ricerche sui siti archeologici pluristratificati*, «Archeologia Medievale», vol. IV, pp. 7 - 46.
- Marichal R., 1961: *La critique des textes*, in: *L'histoire et ses méthodes*, sous la direction de Ch. Saraman, Paris, pp. 1247 - 1366.
- Moberg C.-A., 1971: *Archaeological Context and Mathematical Methods*, in: *Mathematics in the Archaeological and Historical Sciences*, ed. by F. R. Hodson, D. G. Kendall et P. Tautu, Edinburgh, pp. 551 - 562.
- 1976: *Introduction à l'archéologie*, Paris.
- Moniot H., 1974: *L'histoire des peuples sans histoire*, in: *Faire de l'histoire*, sous la direction de J. Le Goff et P. Nora, Gallimard, vol. I, pp. 109 - 123.
- Nowak S., 1970: *Metodologia badań socjologicznych* [Méthodologie de la recherche sociologique], Warszawa.
- Pałubicka A., 1972: *Uwagi o statusie poznawczym pojęcia kultury w archeologii* [Quelques remarques à propos du status cognitif de la notion de la culture dans la préhistoire], «Sprawozdania PTPN», vol. I - II, Poznań, pp. 68 - 69.
- 1974: *Pozytywistyczne oraz instrumentalistyczne ujęcie tzw. kultur archeologicznych* [Positivist and Instrumental Approaches to «Archeological Cultures»], «Studia Metodologiczne», vol. 12, pp. 89 - 105.
- Pesez J.-M., 1978: *Histoire de la culture matérielle*, in: *La nouvelle histoire*, sous la direction de J. Le Goff et R. Chartier, J. Revel, Paris, pp. 98 - 132.
- Piekarczyk S., 1972: *Z problemów polisemantyzacji kultury. Próba konstrukcji modelu* [Some Problems in the Polisemantisation of Cultures. An Attempt to Construct a Model], «Studia źródłoznawcze. Commentationes», vol. 16, pp. 1 - 24.
- 1976: *Rozważania o poznaniu historycznym. Fakty — metody — źródła — teorie* [Considérations sur la connaissance historique. Faits — méthodes — sources — théories], «Studia źródłoznawcze. Commentationes», vol. 20, pp. 141 - 162.
- Pleszczyńska E., Dąbrowska D., 1980: *On Partial Observability in Statistical Models*, «Mathematische Operationsforschung und Statistik», Series Statistik, vol. 11, n° 1, pp. 49 - 59.
- Rybakov B. A., 1978: *Istorizm archeologii*, «Kratkie Soobščenija», vol. 152, pp. 5 - 17.
- Schiffer M. B., 1976: *Behavioral Archaeology*, New York, San Francisco, London.
- 1977: *Toward a Unified Science of the Cultural Past*, in: *Research Strategies in Historical Archaeology*, ed. by S. South, New York, San Francisco, London, pp. 13 - 40.
- Sigaut F., 1975: *L'agriculture et le feu. Rôle et place du feu dans les techniques de préparation du champ de l'ancienne agriculture européenne*, Paris, La Haye.
- South S., 1977: *Method and Theory in Historical Archeology*, New York, San Francisco, London.
- Stickel E. G., et Chartkoff J. L., 1973: *The Nature of Scientific Laws and their Relation to Law-Building in Archaeology*, in: *The Explanation of Culture Change. Models in Prehistory*, ed. by C. Renfrew, Glouchester, pp. 663 - 671.
- Tabaczyński S., 1959: *Zagadnienie klasyfikacji wczesnośredniowiecznych znalezisk pieniądza kruszcowego w Polsce* [Problème de la classification des trouvailles monétaires en Pologne médiévale], «Wiadomości Numizmatyczne», vol. III, pp. 41 - 47.
- 1962: *L'archéologie au service de l'histoire. Les fonctions pécuniaires des trésors*, «Annales, Économies, Sociétés, Civilisations», n° 2, Paris, pp. 223 - 238.
- 1963: *Niektóre sporne problemy rozwoju wymiany towarowo-pieniężnej we wczesnośredniowiecz-*

- ných ośrodkach miejskich* [Sur les controverses autour du développement de l'échange monétaire dans les centres urbains médiévaux], «Archeologia Polski», vol. VIII, pp. 358 - 384.
- 1965: *Quelques aspects principaux de la circulation monétaire dans les villes polonaises au haut Moyen-Age*, «Archaeologia Polona», vol. VII, pp. 165 - 179.
- 1966: *Circulation monétaire dans les villes polonaises au haut Moyen Age à la lumière des recherches récentes*, in: *Atti del VI Congresso Internazionale delle Scienze Preistoriche e Protostoriche*, Roma, pp. 208 - 210.
- 1971: *Kultura: znaczenie pojęcia i problemy interpretacyjne w badaniach archeologicznych* [Culture: sens et usage de la notion et le problème de son interprétation dans la recherche archéologique], «Archeologia Polski», vol. XVI, pp. 19 - 36.
- 1973: *Structure de la circulation monétaire dans les pays slaves et à l'Occident aux X^e - XII^e siècles*, in: *Berichte über den II Internationalen Kongress für Slawische Archäologie*, vol. III, Berlin, pp. 63 - 67.
- 1980: *Le processus de polisémantisation culturelle et sa projection dans les trouvailles archéologiques. Exemple slave*, in: *Rapports du IV^e Congrès International d'Archéologie Slave*, Sofia (sous presse).
- 1980a: *Sur l'archéologie théorique dans les pays de l'Europe centrale et orientale*, «Nouvelles de l'Archéologie», n° 3, pp. 29 - 40.
- Topolski J., 1976: *Methodology of History*, Warszawa.
- 1983: *Teoria wiedzy historycznej* (La théorie de la connaissance historique),
- Urbańczyk P., 1980: *Formation et structure des entités archéologiques stratifiées* (manuscrit en polonais).
- Zaharuk J. N., 1976: *Culture archéologique: Catégorie ontologique ou gnoséologique?* in: *Vostočnaja Evropa v èpohu kamnja i bronzu*, Moskwa. pp. 3 - 10.
- 1977: *La notion de «fait» en science archéologique*, «Sovetskaja archeologija», vol. 4, pp. 30 - 40.